DU COMMERCE DES LANGUES AU XVIe SIÈCLE

DOINA POPA-LISEANU
UNED, MADRID

Que lisez-vous Monseigneur?
Des mots, des mots, des mots.
Shakespeare, *Hamlet*, II, 2

Un monde bruyant de mille affaires en mille idiomes

De Rinascità[1] à Renaissance[2] et même aux Renaissances plurielles,[3] il y a tout un glissement sémantique qui traduit:

> la richesse et la complexité d'une période qui additionna une production littéraire et artistique sans précédent dans le passé, la mise au point et l'utilisation massive de l'imprimerie, la découverte de l'Amérique et l'implantation européenne dans le Nouveau Monde, la naissance d'une économie mondiale, des progrès techniques significatifs et aussi une révolution religieuse. (Delumeau 1992: 1-2)

Mouvement vers le passé aussi bien que marche en avant, la Renaissance est considérée de nos jours un temps complexe et turbulent, «un beau désordre» (Demonet-Launay 1988: 7) où le code sémiotique médiéval, du type sémantique, est remplacé par un code à organisation syntaxique. On laisse de côté la signification symbolique des phénomènes et des événements. Les unités significatives médiévales perdent leur indépendance et s'assimilent petit à petit aux maillons d'une chaîne. Tels des mots qui s'organisent, grâce aux règles syntaxiques, dans la phrase, «les hommes et les choses» de la Renaissance retrouvent une place qui leur est assignée dans une organisation désormais rigide et burocratique (État national, église, etc.) qui démocratise dans une certaine mesure la société en établissant une structure unique, égale pour tous.[4]

Parmi ces réseaux syntaxiques divers qui se tissent à la Renaissance, j'en ai choisi deux, de signe apparemment différent, et je me suis permis d'établir un parallélisme: le commerce et le langage.

---

1. Pétrarque, *Epistolae de rebus familiaribus*, VI, 2, éd. J. Fracassetti, Florence, Le Monnier, I, p. 314; cité par Delumeau 1992: 1.

2. Le mot Renaissance apparaît en 1718 dans le *Dictionnaire* de l'Académie Française, mais il doit toute sa notoriété à Michelet, qui le promeut au titre même du tome VII de son *Histoire de France*.

3. Concept qui se dégage de la lecture de *La civilisation de la Renaissance* de Jean Delumeau, Paris, Arthaud, 1984.

4. Voir Lotman 1974. Pour ce qui est des symboles, pensons aux icônes qu'on abandonne en tant qu'intermédiaires d'une Divinité dont on recherche désormais le contact direct; quant à l'Écriture Sainte, on en ouvre l'accès par la voie d'une traduction simplifiée, qui n'est plus attentive au sens caché des mots les plus compréhensibles.

«Jamais on n'a entendu parler d'une activité commerciale comme celle qui aujourd'hui embrasse le monde entier», nous dit un témoin privilégié de l'époque.[5] Cette activité commerciale n'est pas apparue tout d'un coup; elle a été favorisée par les progrès de l'esprit d'abstraction, dont les réussites comprennent, entre autres, l'apparition des exposants (seconde moitié du XVe siècle) et les signes plus et moins (environ 1490), la résolution des équations des 3e et 4e degrés (milieu du XVIe siècle) et les calculs sur les nombres négatifs et sur les nombres imaginaires.

Très importante aussi il s'est avéré l'apparition des chiffres indo-arabes, qui ont l'immense avantage de comporter le zéro. Ce fait est lourd en conséquences dans le monde des affaires. On sait, par exemple, qu'en 1494 tous les registres commerciaux des Médicis sont tenus en chiffres indo-arabes. D'autres innovations majeures dans le domaine des affaires, innovations mises au point en Italie avant la fin du XIVe siècle et diffusées largement dans la période suivante dans toute l'Europe, ont été: la prime d'assurance, la comptabilité à partie double, la lettre de change dans sa forme classique. Le plus ancien chèque connu jusqu'à présent remonte à 1374, le plus ancien endossement à 1410. La *Taula de canvi*, créée en 1401 à Barcelone, a été la première banque publique du monde.

Tout autant que la floraison artistique, nous disent les historiens, l'essor du commerce et des techniques bancaires doivent être tenus pour une des caractéristiques de la Renaissance. Derrière tous ces faits il y a eu des hommes montrant une réelle agilité intellectuelle et menant souvent de front négoce, entreprises industrielles et opérations financières. Les Bardi et les Peruzzi, plus tard les Médécis, sont devenus progressivement les banquiers des princes. Leurs successeurs du XVIe siècle sont les créanciers de Charles Quint, de Philippe II, de François Ier et d'Henri II.

On peut facilement imaginer que ces hommes d'affaires, exposants d'une classe bourgeoise avide de prestige et d'influence, sont venus s'ajouter petit à petit aux princes, nobles et diplomates qui apprenaient les langues étrangères par la méthode directe et les *manières de langage*. Car la Renaissance a dû nécessairement faire preuve de la même agilité intellectuelle et de la même mobilité dans le domaine des relations linguistiques que dans le domaine des affaires. Les voies commerciales du XVIe siècle sont des chemins bruyant de mille idiomes divers. Les langues anciennes (latin, grec et hébreu) sont rétablies dans la diversité et l'opposition de leurs styles, enracinées à nouveau dans leur histoire et leur culture. Les langues vernaculaires, à leur tour, ambitionnent l'hégémonie des premières. Des dialectes surgissent de tous les coins des terroirs, tandis que du Nord et du lointain Orient viennent des langues exotiques (telles que le norvégien ou l'arabe). Bilinguisme et trilinguisme s'affichent et s'affirment dans la vie communale, administrative, littéraire, religieuse et commerciale.

Si la technique des affaires a bénéficié, comme nous l'avons vu, des progrès faits par l'esprit mathématique, les échanges entre les langues sont enrichis par et enrichissent à leur tour la réflexion linguistique. Recherchant les échos, les sympathies et les correspondances entre les idiomes, la Renaissance développe les études comparatives. Faisant de l'art d'apprendre des langues un phénomène d'éducation, elle a posé les bases d'une pédagogie des langues étrangères. Enrichissant, diversifiant et affinant la conversation, le XVIe siècle découvre les similitudes de civilisation, de culture et de langage et relève l'étroite connexion entre manières de vivre et manières de parler.

---

5. Luther, «Sermon sur l'évangile du 2e dimanche de l'Avent» (1522) dans *Œuvres*, Genève, Labor et Fides, 1967, X, 109.

Preuves de cet intérêt majeur pour la chose linguistique, des livres tout entiers sont consacrés aux problèmes des mots, des livres très connus et lus: *De lingua latinae elegantia libri sex* de Lorenzo Valla (1444); *De sermone libri sex* de Pontano (1509); *Lingua* d'Érasme (1525); *De corrupti sermonis emendatione* de Mathurin Cordier (1530); *De verborum significatione libri quattuor* d'Alciati (1546), etc.

La même chose arrive avec les ouvrages en langue vernaculaire. Claude Gruget, dans sa traduction de Pedro Mexía, *Les diverses leçons de Pierre Messie*, un livre très employé par Montaigne, inclut des chapitres sur l'importance de garder un secret (I, 4), les avantages de «parler peu» (I, 5), les origines du langage (I, 23 et 33), l'invention de l'alphabet (III, 1) et de l'imprimerie (III,2), l'histoire des librairies (III, 7), la traduction de la Bible (V, 4) et le vice de mentir (V, 18). Plus près de Montaigne dans le temps, Pierre de La Primaudaye, dans son *Academie Françoise* parle «De la parole & du parler» (I, 3e journee, 12), «Des divers usages de la langue» (II, 2e journee, 13) et «De la langue, nature & office d'icelle» (II, 2e journee, 15).

Montaigne lui-même consacre le chapitre V au mensonge, «Si le chef d'une place assiegée doit sortir pour parlementer», où la victoire obtenue par le mensonge est méprisée: «Le tromper peut servir pour le coup; mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une loyalle et juste guerre» (Montaigne 1965: 25), ou le chapitre LI, «De la vanité des paroles», où la rhétorique est définie comme «de choses petites les faire paroistre et trouver grandes» et le rhétoricien comme «un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied» (Montaigne 1965: 305).

Guillaume Bouchet dans *Serees* introduit des discussions concernant «Des babillards, & des causeurs» (I, 12), «Des responses & rencontres» (II, 13), «Des sourds & des muets» (II, 21) et «De la diversité des langues & du langage» (III, 35).

L'ouvrage encyclopédique de Louis Le Roy, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers, et concurrence des armes et des lettres par les premieres et plus illustres nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité, et memoire humaine jusques à present,* comprend un livre (le 2e) dont le titre est le suivant: «La varieté des langues usitees par le monde tant doctes que vulgaires. Commencement d'icélles, duree, perfection, corruption, changement, perte des anciennes, introduction des nouvelles, traduction de l'une en l'autre, imposition des noms aux choses, invention et utilité des lettres, diversité de caracteres et escritures, instruments et matieres pour escrire. L'imprimerie, orthographie, et prononciation».

Rappelons aussi le projet de Dolet, qui, assez tôt -disons en 1538, lorsqu'il achève le deuxième tome des *Commentarii*-, range ses recherches linguistiques en deux panneaux symétriques: d'un côté l'étude du latin, et de l'autre, celle de la langue française dont *L'Orateur Françoys* doit être la grammaire et la rhétorique, et qui fera bientôt l'objet d'un grand dictionnaire (il ne verra pas le jour). *L'Orateur* était ambitieux puisqu'il devait traiter de tous les aspects de la langue, de l'orthographe à la poétique, en un domaine vierge d'études (en fait seulement les courtes études sur la traduction, la ponctuation et l'accentuation ont vu le jour).

Le livre imprimé, «banque de données»

Essor du commerce d'une part, et essor de l'activité linguistique de l'autre, cela donne le livre imprimé, qui est une des grandes découvertes de la Renaissance, et qui participe et de la technique des affaires, et du savoir des humanistes. L'édition, phénomène culturel sans aucun doute, s'est aussi développée comme un marché à une époque où, comme nous l'avons vu, l'organisation commerciale devient capitaliste et

soucieuse de profit. Le livre est traité comme une marchandise ou un capital, aussi bien par l'auteur et/ou l'imprimeur, que par le lecteur qui y trouve un tas d'informations et de leçons utiles; «c'est une banque de données qui, proprement débitée en unités fonctionnelles, sert à meubler l'esprit et à agrémenter le discours» (Cerquiglini & Jeanneret 1992: 26). Le livre bénéficie du travail des humanistes, car dans les débuts, certains nouveaux éditeurs sont en même temps humanistes pour l'établissement des textes, mais la circulation du livre favorise les échanges entre les langues.

Les transactions linguistiques

La Renaissance a été nommée souvent «le temps de Babel» à cause de la pluralité des langues qu'on connaissait et parlait. Temps de Babel qui rêva d'une Pentecôte rédemptrice? La mentalité linguistique de la Renaissance est déchirée entre deux mouvements en apparence contradictoires, mais qui relèvent de la même conception théologique, à savoir la nostalgie d'une époque où l'on se comprenait sans aucun effort et sans aucune entrave. Pour y parvenir, ou bien on recule dans le temps pour retrouver la langue d'Adam, l'unique, la seule, ou bien on avance l'étude des langues étrangères pour pouvoir communiquer. Si le babélisme est considéré comme la faute dans le domaine du langage, faute qui peut être rachetée par la découverte de la langue originelle, le multilinguisme se trouve justifié par le miracle des langues de feu dont l'Esprit Saint remplit les apôtres.

Une langue, monnaie unique?

Une des premières opérations linguistiques pratiquées à l'époque est la recherche de la langue originelle, la *prima lingua*, celle parlée par Adam. Selon Bovelles cette langue adamique, *omnium mundi linguarum idea*, s'est trouvée divisée lors de l'édification de la tour de Babel. Toutes les langues seraient corrompues, mais chaque langue en conserverait des bribes de l'état premier.

Le XVIe siècle est à la recherche du mot panomphée, vestige de cette langue adamique à restituer. Rabelais, dans son *Cinquiesme Livre* présente *trinch* comme un «mot panomphée, celebre et entendu de toutes nations».[6]

Principalement, on connaît deux manières pour atteindre le rêve adamique: une ascendante, à partir des langues parlées, par un regroupement comparatif d'isolement des éléments communs considérés comme les traces de cette langue ancienne et une autre, descendante du texte de la *Genèse*, en retenant essentiellement les noms propres-éponymes et toponymes. Cette langue originelle, puisqu'elle était parfaite et pure, devait forcément être unique, à l'image du créateur unique et de l'homme unique. Une autre de ses caractéristiques était l'adéquation du mot à la chose, un langage «figuratif» qui puisse devenir un moyen universel de communication entre les hommes.

Selon M. Huchon (1988), les débats sur la fidélité textuelle dans la traduction s'inscrivent dans ce même contexte. Toute tentative pour réunir les deux textes s'apparente à celle qui essaye de décrypter la langue originelle de l'humanité. Celui qui s'en tient à la littéralité du texte viserait à redresser ce que Dieu a confondu et présupposerait que les mots transmettent une intelligibilité universelle.

---

6. Un autre mot panomphée est le fameux *bec*, prononcé par l'enfant égyptien élevé loin de la civilisation et préservé de tout contact avec la société, selon la fable rapportée par Hérodote et rappelée par tous les auteurs de traités sur le langage de la Renaissance.

La parité des langues

Du rêve de la langue idéale à l'étude des langues réelles il y a un pas énorme que la Renaissance a franchi sans trop de problèmes.

Du Bellay, dans sa *Deffence*, considère que l'apprentissage des langues est absolument nécessaire à toute personne s'occupant des sciences:

> Or ceste faculté [il parle du métier d'orateur] de parler ainsi de toutes choses ne se peut acquerir que par l'intelligence parfaite des Sciences, les queles ont été premierement traitées par les Grecz, & puis par les Romains imitateurs d'iceux. Il fault donques necessairement que ces deux Langues soient entenduesde celuy qui veut acquerir cette copie & richesse d'invention, premiere & principale piece du harnoys de l'orateur. (p. 34)

Les humanistes se précipitent vers l'études des langues anciennes et modernes, dans la volonté de surmonter le babélisme par la conquête des langues existantes.

> Les polyglottes sont de plus en plus nombreux: la soif de savoir et d'échange pousse à la connaissance des langues orientales, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe, ainsi qu'à celle des langues vivantes. Le missionarisme se développe dans le sillage de la Contre-Réforme en imposant la connaissance des langues parlées par les hérétiques et les peuples récemment découverts. (Dubois 1970: 137)

Montaigne avait appris le latin comme une langue maternelle. Marguerite de Navarre aurait été, d'après les témoignages du temps, une vraie polyglotte: elle avait appris le latin, l'italien et l'espagnol, et aurait entrepris, à sa maturité, l'étude de l'allemand, de l'hébreu et du grec.

André Thévet, cordelier d'Angoulême, grand voyageur, avait sûrement le don des langues. En dehors des «classiques», il avait assimilé au Levant le turc, l'arménien, le grec contemporain, auxquels s'ajoutaient l'italien, l'espagnol et le portugais, un arabe certainement suffisant, de l'anglais et un intérêt poussé pour les langues slaves. Il se vantait, à la fin de sa vie, d'entendre ou de parler 28 langues (y compris la langue tupi pendant ses séjours au Brésil).

D'ailleurs, l'étude des langues est institutionnalisée au XVIe siècle. Le Collège des lecteurs royaux instauré par François Ier en 1530 sous l'impulsion de Guillaume Budé, comptait à son origine trois chaires de grec, deux d'hébreu, une de mathématiques. L'adjonction en 1534 d'une chaire de latin en fait un véritable collège trilingue à l'imitation de celui de Louvain. La philologie y règne désormais en maître.

Le taux du change fait le miracle de la communication

L'étude des langues rend rapidement toute nostalgie d'un état antérieur pur et idéal, vaine. Au fur et à mesure que les essais d'établir la langue originelle finissent par des échecs, maints humanistes abandonnent progressivement jusqu'au latin des «initiés» pour conquérir le grand public dans sa langue vernaculaire (voir la «volte-face» de Dolet). D'autre part, aussi bien la monarchie, que l'Église, entrevoient dans la maîtrise des langues et dans la traduction des instruments très efficaces d'élargissement culturel et religieux. Pour Luther et les protestants, il s'agit de renoncer dorénavant au rêve adamique et de s'apprêter à faire le meilleur usage des outils imparfaits qui nous ont été légués, à savoir la possibilité de transmettre un même message (la Bible) en langues diverses.

> Il y a une bonté de Dieu merveilleuse, qui reluit en ce que les gens communiquent entre eux d'une part et d'autre part divers langages, et principalement de ce qu'il a publié un évangile par toute la terre en diverses langues, et a appris à ses apostres à parler divers langages. [7]

La multiplication des traductions et l'intérêt pour une théorie de la traduction qui se manifestent à la Renaissance découlent donc, en grande partie, de cette volonté de vaincre le babélisme et rétablir les canaux de la communication interrompue.

Comme dans beaucoup d'autres domaines, ce fut la Renaissance italienne où les choses commencèrent, avec la traduction d'Homère par L. Pilato et le manuel *De recta interpretatione* de Leonardo Bruni.

On ne sait pas exactement si l'on est allé de la théorie à la pratique ou inversement. On ne saurait dire si ce fut en traduisant Cicéron que Dolet eut l'idée d'écrire un traité sur la traduction ou si ce fut en rédigeant la *Manière de bien traduire* qu'il jugea souhaitable de l'illustrer en tournant certaines œuvres de Cicéron. Dolet, dans son opuscule qui connut au moins six éditions, exige du bon traducteur cinq qualités essentielles: une compréhension parfaite du texte source; une connaissance assurée de la langue de l'original et de la langue dans laquelle sera écrite la traduction; le refus du servile mot-à-mot et du vers-pour-vers; le ferme propos d'éviter d'usurper mots trop approchants du latin et peu usités par le passé; la recherche attentive de l'harmonie et du nombre oratoire qui donne à l'expression «copie et richesse». Du Bellay, pour sa part, dénonce en 1549 l'insuffisance des traducteurs à donner «perfection» à la langue française dans le chapitre V, livre I, de sa *Deffence et Ilustration*, intitulé «Que les Traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la Langue Françoyse». Il y dit textuellement: «Toutefois ce tant louable labeur de traduyre ne me semble moyen unique & suffisant, pour elever nostre vulgaire à l'égal & parangon des autres plus fameuses Langues». Les réserves que Du Bellay manifeste par rapport à la traduction tiennent à la spécificité des figures de rhétorique employées par les auteurs, spécificité que les traducteurs sont incapables de transposer en une autre langue.

En dépit de ces et autres réserves, on traduit beaucoup à la Renaissance et beaucoup de traductions jouent un rôle très important dans la vie littéraire, ainsi que dans la société. Rappelons quelques titres: la traduction de *De claribus mulieribus* de Boccace, en français *Livre de la louange et vertu des nobles et cleres dames*, commandée par Anne de Bretagne en 1493, contribue à l'apparition de la première «grande cour des dames» selon Brantôme. La traduction faite par Jacques Amyot en 1559 des *Vies parallèles* de Plutarque, récits moraux d'inspiration stoïcienne, va exercer une influence considérable sur Montaigne, qui, une année auparavant, venait de rencontrer La Boétie. Une autre traduction, par le même auteur, Amyot, des *Œuvres morales* de Plutarque, soutient l'élan d'écriture de Montaigne, qui d'ailleurs, avait résigné de ses fonctions de magistrat en partie pour accomplir la tâche de traduire et d'éditer la *Théologie naturelle* de Raimond Sebond, tâche que lui avait confié son père avant de mourir. Vers 1542, Marguerite de Navarre incite Antoine Le Maçon à effectuer une nouvelle traduction du *Décaméron*, ce qui l'inspire peut-être à commencer la rédaction de son propre recueil de nouvelles.

---

7. Calvin, *Commentaire sur la Genèse*, cité par Dubois 1970: 55.

D'ailleurs, vers la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe siècle la nouvelle était devenue la matière littéraire la plus traduite et la pièce maîtresse dans la formation du genre et du goût romanesque. Dans ce sens, il faut mentionner l'extraordinaire essor des traductions de nouvelles espagnoles, à une époque où, précisément, la production française de nouvelles commence à chuter. Une véritable agence de traduction du castillan existe à Paris, à Lyon et à Rouen et tout ce qui paraît à Madrid est connu immédiatement en France.[8]

Conclusions

«L'âge de l'humanisme a vu se préciser ces deux aspects aparemment opposés de la civilisation occidentale: la montée des individualités nationales et l'intensification des échanges d'un pays à l'autre» (Delumeau 1984: 282). De ces multiples interpénétrations nous avons donné des preuves dans le domaine du commerce et du langage. Le XVIe siècle fut le siècle du grand commerce maritime; il vit s'étendre un réseau de plus en plus serré de compagnies d'affaires; témoigna de l'animation commerciale de plus en plus intense des mers du nord au détriment de la Méditerranée. Le langage du XVIe siècle, dit M. Huchon, «est un univers sans frontières où coexis-tent langues anciennes, langues vernaculaires et dialectes... Toutes les langues du monde sont conviées au grand banquet de la connaissance». Ces deux aspects -commerce et langage- ont été considérés par de nombreux penseurs comme un signe de modernité qui relie le XVIe siècle à son arrière-arrière petit-fils, le XXe, celui des accords du Gatt et de la télévision par satellite. Pour reprendre les paroles citées auparavant dans le texte:

> Jamais on n'a entendu parler d'une activité commerciale comme celle qui, aujourd'hui, embrasse le monde entier. Les arts n'ont pareil depuis la naissance de Christ. Les connaissances s'acroissent à pas de géants... Jamais de plus grandes erreurs, de plus grands péchés et de plus grands mensonges n'ont régné sur le monde.[9]

Est-ce l'époque de Luther? Est-ce la nôtre?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bouchet, Guillaume. 1873-1882. *Serees*, éd. C.E. Roybet, Paris.

Cerquiglini, Jacqueline & Jeanneret, Michel. 1992. «Savoir, signe, sens: dialogue d'une médiéviste et d'un seiziémiste» *The Journal of Medieval and Renaissance Studies* 22,1, 19-41.

Delumeau, Jean. 1992. «Une histoire totale de la Renaissance» *The Journal of Medieval and Renaissance Studies* 22,1, 1-17.

Demonet-Launay, Marie-Luce. 1988. *XVIe siècle*, Paris, Bordas.

Dolet, Étienne. 1979. *Préfaces françaises*, textes établis, introduits et commentés par Claude Longeon. Genève, Droz.

8. «La production romanesque espagnole offre aux traducteurs un champ d'exploitation remarquable. Elle offre en effet une richesse d'imagination et des structures nouvelles que le siècle français ignorait»: Iliana Zinguer, «De la théorie à la pratique dans les traductions des nouvelles d'espagnol en français au début du XVIIe siècle» dans *Les rapports des langues au XVIe siècle*, 15/1: 86.

9. Luther, voir note 5.

Du Bellay, Joachim. 1970. *La deffence et illustration de la langue françoyse*, éd. critique publiée par Henri Chamard. Paris, Marcel Didier.

Dubois, Claude-Gilbert. 1970. *Mythe et langage au seizième siècle*, Paris, Ducros.

Huchon, Mireille. 1988. *Le français de la Renaissance*, Paris, PUF.

La Primaudaye, Pierre de. 1588-1589. *Academie Françoise*, Paris.

Le Roy, Louis. 1576. *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers, et concurrence des armes et des lettres par les premieres et plus illustres nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité, et memoire humaine jusques à present*, Paris, Pierre L'Huillier.

Lotman, Iuri. 1974. *Studii de tipologie a culturii*, trad. de R. Nicolau, Bucarest.

Mexía, Pedro [Pierre Messie]. 1526. *Les diverses leçons de Pierre Messie*, Lyon, Claude Michel.

Montaigne, Michel de. 1965. *Essais*, éd. de Pierre Villey. Paris, PUF.